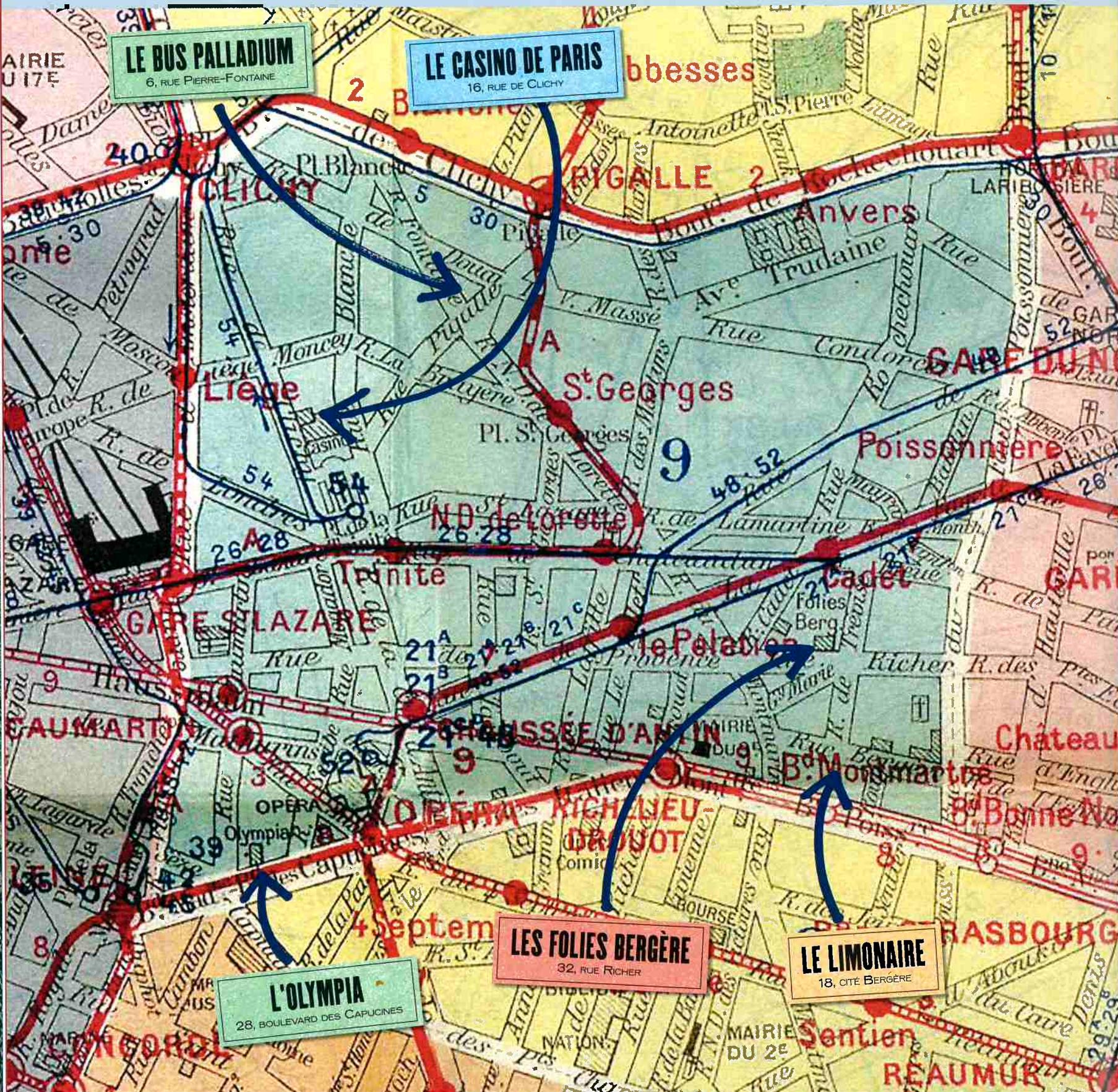


9<sup>e</sup>

« Où est-il mon moulin de la place Blanche ?  
 Mon tabac et mon bistrot du coin ?  
 Tous les jours pour nous c'était dimanche !

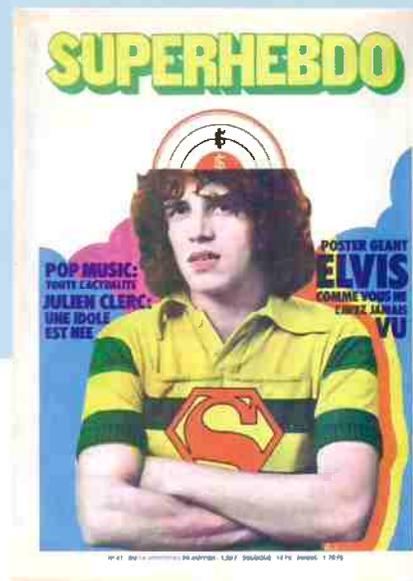
1935 - (LUCIEN CAROL/ANDRÉ DECAVE - VINCENT SCOTTO) - CHANSOPHONE





# La Rue Blanche, le petit matin bleu Julien Clerc

2008 - (BENJAMIN BIOLAY - JULIEN CLERC)  
- VIRGIN.

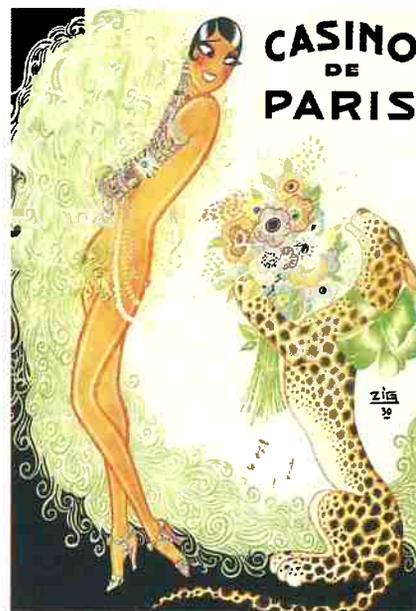
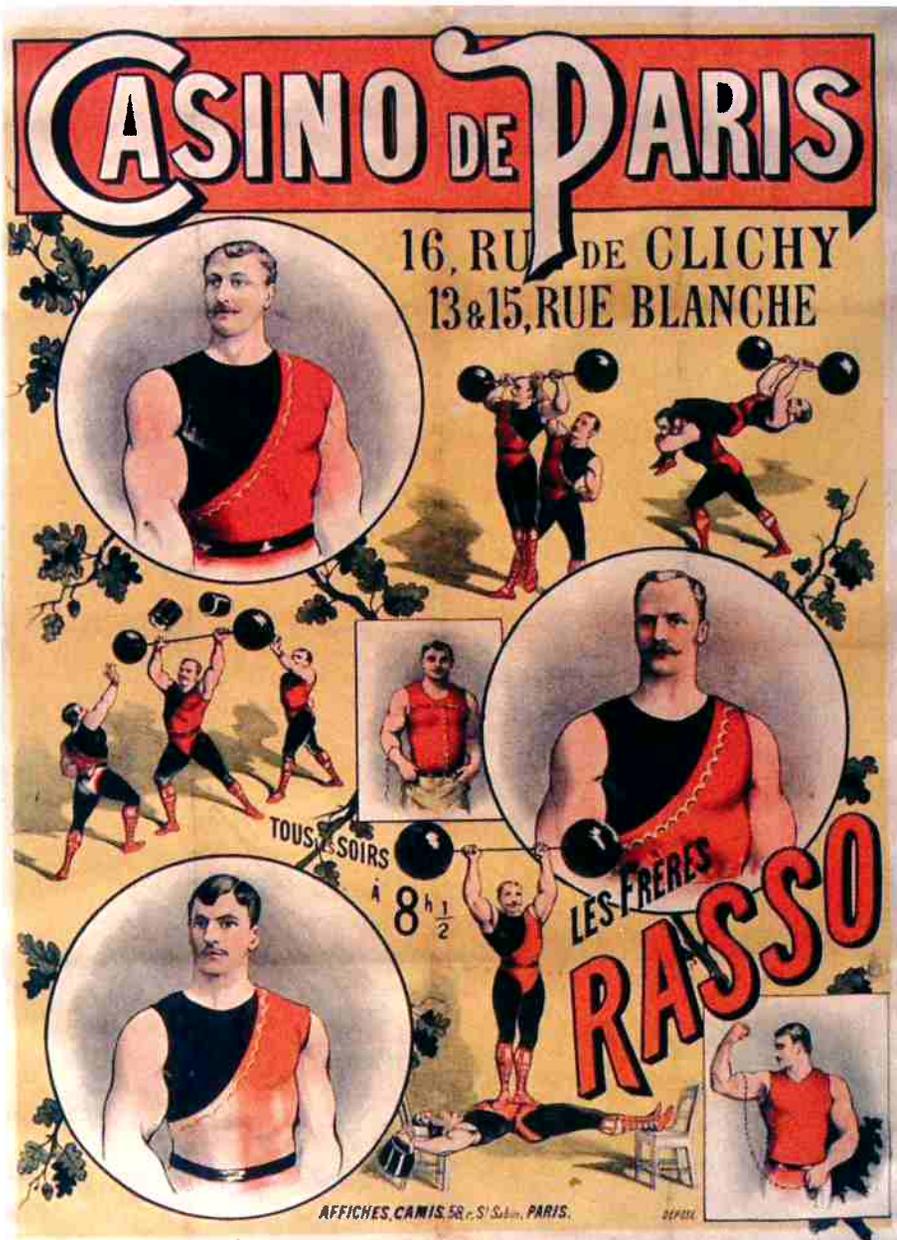


La rue Blanche doit son appellation à la couleur que prenait son pavé lorsque les tombeaux bondés de craie dévalaient depuis les carrières de Montmartre. Sa renommée découle de deux sites liés à l'art dramatique : l'Ensatt et le théâtre de Paris. Fondée en 1941, l'École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre, qui a formé des comédiens célèbres, a fermé

ses portes pour aller s'établir à Lyon en 1997. En revanche, le théâtre de Paris demeure. Son édification remonte à Richelieu – il s'appelait alors les « Folies Richelieu ». En 1906, la comédienne Réjane, qui lui donne son nom, le rénove dans sa forme actuelle. En 1956, Elvire Popesco, la directrice du moment, décide d'ajouter une salle adjacente de trois cents places : le Théâtre moderne. Entre 1975 et 1990, Robert Hossein assurera le fonctionne-

ment de ce lieu phare qui accueillera grâce à sa capacité en places et sur scène quelques comédies musicales, dont *Starmania* et *Cats*. En 2008, pour l'écriture de son album *Où s'en vont les avions ?*, Julien Clerc s'est adjoint l'auteur-compositeur Benjamin Biolay, prisé depuis qu'il a signé en 2000 avec Keren Ann et pour l'album d'Henri Salvador *Chambre avec vue* – particulièrement « Jardin d'hiver ». Son dandysme ténébreux s'accordera à merveille avec celui de son interprète ; ce dernier, sourcilieux dans ses choix, allègue qu'une chanson constitue un habit à porter longtemps et qu'en consé-

quence il doit s'y trouver parfaitement à l'aise. À l'aune de ce critère, Julien Clerc a retenu de Biolay « La Rue Blanche », qui narre à l'heure fragile où l'aurore va poindre la déroute d'un couple dont la passion s'étirole en grisaille dans le petit matin bleu – dans une rue qui penche et que l'on prend dans le sens de la descente, en résonance avec la passion en fuite. Sans être l'une des chansons majeures de l'album, « La Rue Blanche » contient malgré tout une magie délicate née de la scansion



Elle est belle, faussement ingénue, elle s'appelle Joséphine Baker, elle est consacrée nouvelle reine de Paris, en 1931, sur les planches du music-hall de la rue de Clichy.

d'une mélodie sans pathos, en osmose avec un texte bâti sur l'effacement des sentiments. Et c'est troublant. Ici, une fois n'est pas coutume, rue Blanche, on ne joue pas la comédie.

Jusqu'en 1891, le Casino de Paris bénéficiait de deux entrées – l'une par la rue de Clichy, qui demeure, et une autre par la rue Blanche.

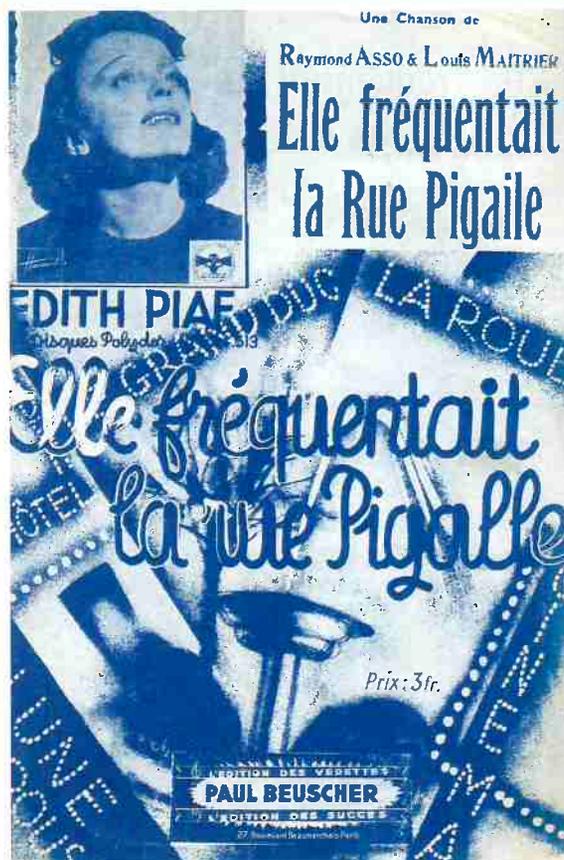


Elle fréquentait  
la rue Pigalle  
Édith Piaf

1939 - (RAYMOND ASSO - LOUIS MAITRIER)  
- COLUMBIA ; LUCIENNE DELYLE - 1939  
- PATHÉ

Place Pigalle  
Maurice Chevalier

1945 - (MAURICE CHEVALIER  
- ALEX ALSTONE) - PATHÉ



**J**usqu'aux années 1920, de l'avis de tous, Montmartre et Pigalle se complétaient, quartiers fondus dans un ensemble touristique homogène. Puis, selon des critères complexes, Pigalle récolta son autonomie et une réputation interlope dont l'origine remonte à l'ouverture du Chat noir de Rodolphe Salis, en 1881.

Englobé dans la Nouvelle Athènes, le refuge de la bohème artistique au XIX<sup>e</sup> siècle, Pigalle se spécialise dans les cotillons et les grisettes. En effet, à cette période, près de son jet d'eau, sur la place, les modèles se regroupaient en quête de peintres qui les louaient pour poser. Déjà, le secteur obliquait vers un marché canaille qui allait forger là son image libertine et violente : le marché de la prostitution. Sur cette dynamique douteuse, s'arrogeant pour quartier général le Bal de l'Élysée-Montmartre, sis au 80, boulevard Rochechouart, les mauvais garçons de tous poils rappiquèrent. En 1910, le milieu colonise la zone, acquise aux maquereaux, aux julots qui surveillent depuis les terrasses des bistrotts leur(s) « Fernande(s) », ainsi qu'étaient surnommées les piétonnières racoleuses. Pour s'être commis en 1912 au Casino Montmartre, où il avait rencontré Fréhel — avec la-



Le Prosper de Maurice Chevalier menait ses affaires à Pigalle en 1935.

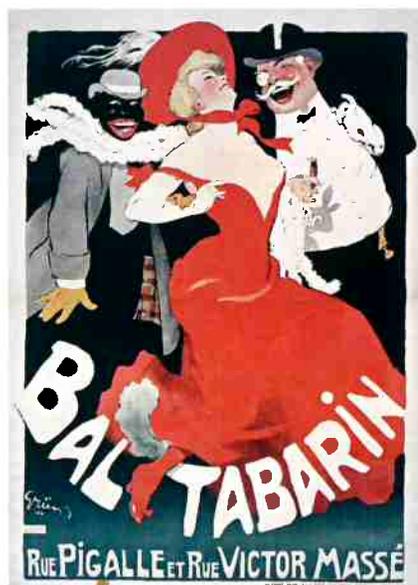
quelle il avait noué une idylle avant de séduire Mistinguett —, Maurice Chevalier fréquentait de près cette engeance - Prosper, youp la boum ! (1935). Dix ans plus tard, vers 1923, les Corses débarqués, futurs patrons des trafics, importèrent les méthodes qu'ils avaient mises au point sur les versants de la Canebière, si bien qu'un journal titra alors : « Pigalle, capitale Marseille ».

En 1938, bon gré mal gré, Édith Piaf s'accorde aux visées de son Pygmalion, Raymond Asso. Sous sa gouverne, au fil d'une relation houleuse, elle s'est débarrassée du surnom de la Môme Piaf, intronisée en Édith Piaf lors de son passage à l'ABC, en novembre 1937. Ex-spahi, ancien « nègre » littéraire, Raymond Asso, son parolier attiré et son amant, a vécu avec elle à l'hôtel Piccadilly, non loin de la place.

Même si depuis peu elle loge à l'hôtel Alsina, sur le flanc chic de la Butte, elle est une fille de Pigalle, où elle s'est présentée pour la première fois sur la scène d'un cabaret, Chez Lulu, un bouge où se pressaient garçonnes et apaches. Si elle y a été engagée pour sa voix, bien sûr, elle l'a aussi été pour son air androgyne et sa dégaine équivoque de petit garçon, affublée d'un costume de marin selon l'exigence de la patronne. Et si elle n'était pas tombée sous la coupe directe des maquereaux



Édith Piaf, qui fréquentait la rue Pigalle — trop au goût de son mentor Raymond Asso —, passa sur la scène du cabaret La Lune rousse.



Fondé en 1904, le Bal Tabarin, qui accueillait le French cancan en 1915 et où se produisit Django Reinhardt, fut fermé en 1953.



En 1929, le grand chanteur d'opérette André Baugé chante « Minuit, place Pigalle », extraite de *L'Orloff*, donné aux Folies Wagram.

# Pigalle Georges Ulmer

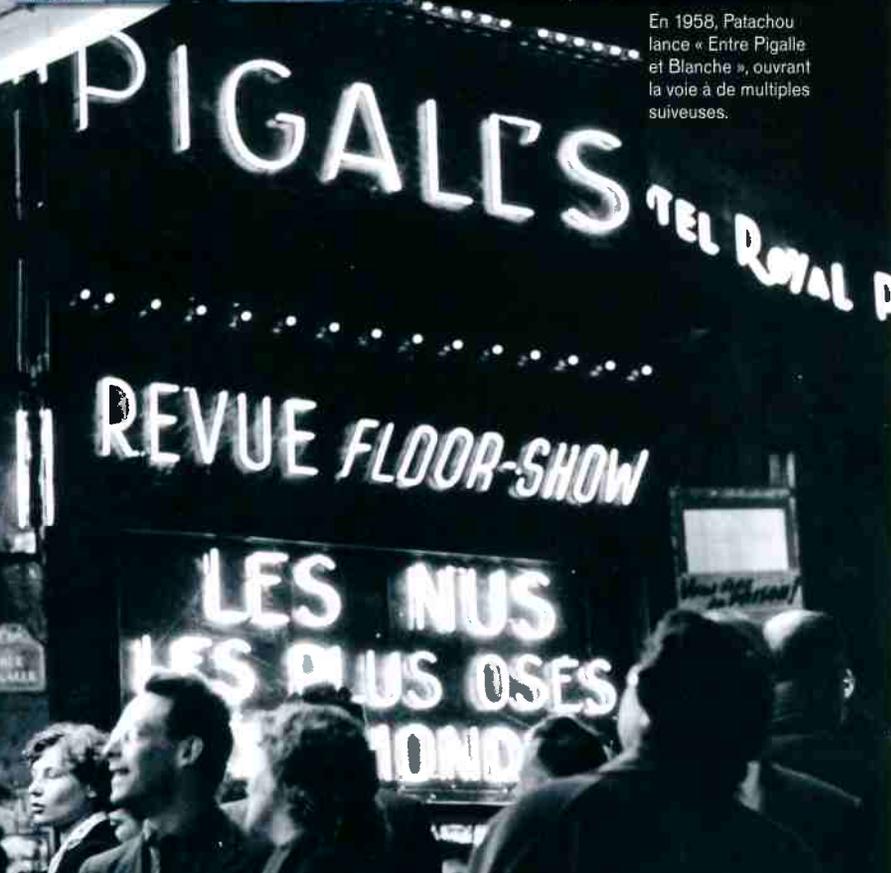
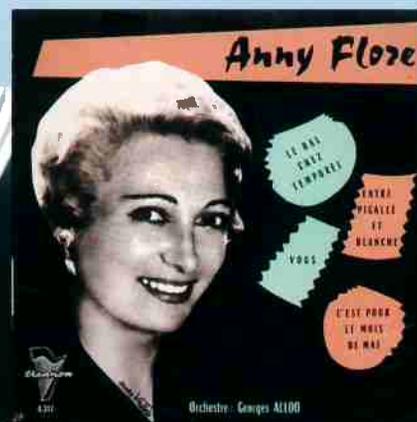
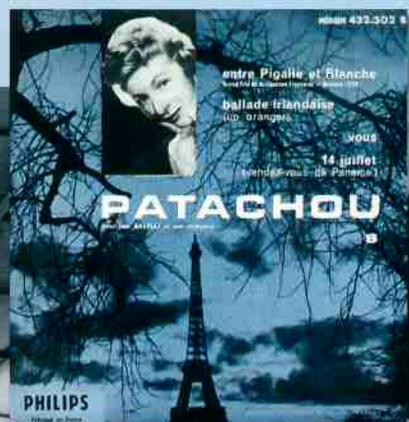
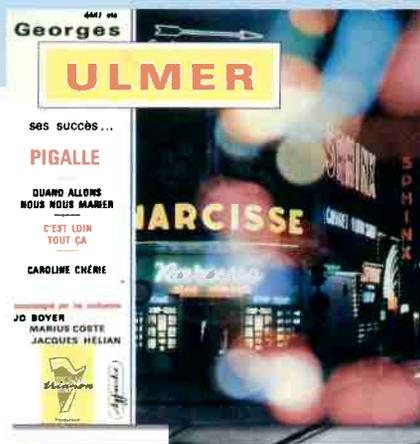
1945 - (GEORGES ULMER/GÉO KOGER  
- GEORGES ULMER) - TRIANON

# Entre Pigalle et Blanche Patachou

1958 - (ROLLAND VALADE - JACQUES DATIN)  
- PHILIPS ; PHILIPPE CLAY - 1958 - PHILIPS

# Le Soleil de Pigalle Jacqueline François

1961 - (JEAN YATOVE - JEAN DRÉJAC)  
- PHILIPS



du cru, en revanche, en échange d'une « protection », elle avait été rackettée sur ses maigres cachets, et donc, sous cet angle, prostituée en couplets. Pigalle, elle le connaissait aussi pour y avoir sévi flanquée de sa fausse sœur, Simone Berteaut : pour une bande de marlous, au café La Nouvelle Athènes, elles attiraient par la parlotte les bourgeois en goquette afin qu'ils les détoussent à la sortie. À Pigalle où après le meurtre de son premier mentor, Louis Lepée, au sujet duquel elle avait été inquiétée, bannie des scènes importantes, elle s'était rabattue sur le cabaret Chez O'Dett, ou encore sur la Lune rousse. En 1938, Raymond Asso, déclinant en autorité auprès d'elle, souhaitait qu'elle remette le moins possible les pieds à Pigalle. Pour écrire « Elle fréquentait la rue Pigalle », il semble bien qu'il se soit inspiré du passé dissolu de son interprète, réalisant une manière de reportage arrangé sur ses mœurs relâchées, en une période où le gentleman de la chanson s'escrime à envoyer l'indocile à Montparnasse pour la couper de ses démons — en vain, puisque à la fin elle reprend ses activités dans les rues maudites d'où il l'avait arrachée ! Or, si Piaf ne s'adonnait pas à la prostitution, elle restait entichée de ce milieu qui la fascinait.



Jacqueline François, spécialisée dans les reprises, n'échappa pas à la mode de chanter Pigalle et son folklore douteux.

## La Petite Dame de Pigalle

Ricet Barrier

1970 - (RICET BARRIER - BERNARD LELOU)  
- BARCLAY

## Les P'tites Femmes de Pigalle

Serge Lama

1973 - (SERGE LAMA - JACQUES DATIN)  
- PHILIPS

## Pigalle la Blanche

Bernard Lavilliers

1981 - (BERNARD LAVILLIERS  
- ERIC DUFAURE) - BARCLAY

**E**videmment, par sa grâce unique, elle transcenda cette chanson portée par une mélodie de son pianiste d'alors, Louis Maitrier, qui venait du jazz — le jazz qui s'implantait en France par Pigalle.

Un an plus tard, en 1939, à l'orée d'une carrière en dents de scie, Lucienne Delyle, protégée de Jacques Canetti, comme Piaf à son envol, reprit cette chanson sans atteindre le niveau de sa créatrice.

Six ans s'écoulaient jusqu'à la Libération, en 1945. Maurice Chevalier, pour lequel l'époque n'est pas forcément prospère — bien qu'il se soit blanchi de son comportement hasardeux pendant l'Occupation en chantant « Fleur de Paris » —, entonne « Place Pigalle » avec sa jouvence étudiée. Par cette chanson de retour signant la fin de moult pérégrinations, il se plaît à vanter cet épice de la pègre — la place et ses rues adjacentes, où le monde entier a rendez-vous ; où, selon ses mots, on vend la drogue, la fleur et les baisers sur un grand marché où s'entrecroisent le mal et le bien. Déambulant sur les traces de sa jeunesse en music-hall, il tend à se réapproprié ce quartier hautement emblématique de Paris — et donc forcément patriotique — dans le rôle d'un « excellent Français », *via* des paroles qu'il a signées. Dans ses yeux, Pigalle constituait toujours le lieu phare de la débauche tarifée pour le bonheur de tous.

Mais en cette année de liberté recouvrée, l'indéniable succès dédié à Pigalle demeure la chanson éponyme, culminant au catalogue de son créateur, le Danois d'expression française Georges Ulmer. Ancien membre de l'orchestre de Fred Adison, très tôt, il a composé des musiques de film et des chansons. Avec Géo Koger, il écrit l'hymne quasi officiel du lieu, qui sera repris et adapté en d'innombrables variantes en France et dans le monde : Colette Renard, les Compagnons de la chanson, Paul Anka, etc. À la gloire du fameux jet d'eau et de ses alentours, il esquisse un tableau soft du « marché d'amour » qui constituera pour l'avenir une carte postale estimée.

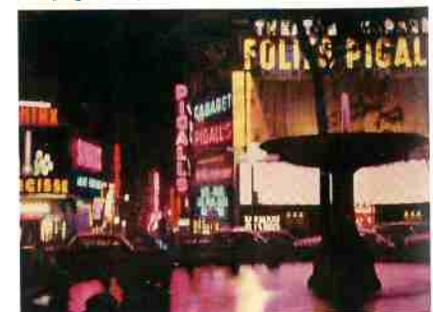
En 1958, dévalée de la butte Montmartre, Patachou chante « Entre Pigalle et Blanche », où une fois de plus les filles et les macs tiennent le



Georgette Plana et Serge Lama chantent le Pigalle de la goguette avec des couplets inoffensifs peignant un quartier qui l'était beaucoup moins.



haut du pavé — en couplets ! Sur une mélodie de Jacques Datin, l'accordéon pleure, impulsant une touche mélancolique qui gomme un peu la tonalité débauchée du sujet. La poésie noire de Pigalle et celle moins sombre de Blanche produisent encore leur effet quasi exotique sur l'auditeur friand de la tradition mafieuse du lieu fantasmé, où se mélangent les sales types, les putains, les artistes et les quidams de passage. Quinze ans s'écoulaient, pendant lesquels ou Jacqueline François ou Ricet Barrier mettront Pigalle à la une : la première sur le mode du charme et de la légèreté, le second sur celui de l'humour bonhomme. Puis, en 1973, sur sa gamme flonflon, le tonitruant Serge Lama obtient un tube avec « Les P'tites Femmes de Pigalle », dont le thème est transparent. Déjà, pourtant, à l'ère de la libération sexuelle, la prostitution perdait de son attrait, mais Serge Lama n'était pas à une pincée de folklore près, fût-il désuet.



Au début des années 1950, Pigalle by night brille de mille feux, territoire et empire du milieu.

*Pigalle*  
Annie Girardot

1981 - (BOB DECOUT/GAYA BÉCAUD  
- DOMINIQUE PERRIER) - CBS

*Pigalle*  
Joseph d'Anvers

2006 - (JOSEPH D'ANVERS)  
- ATMOSPHÉRIQUES

*Pigalle ou tes yeux*  
Balbino Medellin

2006 - (BALBINO MEDELLÍN)  
- LA HORDE PRODUCTIONS.



n dépit de sa renommée têtue, Pigalle changeait. Dorénavant, les hôtels de passe baissaient le rideau, concurrencés par les sex-shops et les cinémas pornos

qui proliféraient. Frappé de modernité, suivant la loi de la demande, le quartier muta en une place forte de la drogue, ce qui n'était finalement pas très nouveau puisque dès les années 1930 on pouvait s'y procurer de la cocaïne — la « coco » chère à Fréhel. C'est sur le trafic de celle-ci que s'articule en 1981 le scénario du film de Juliet Berto *Neige*, autre dénomination de la drogue pour les initiés. Ce secteur cosmopolite attire une clientèle bigarrée et motive sur un tempo reggae Bernard Lavilliers, auteur-compositeur-interprète de la chanson du générique du film. L'âme métissée, le baroudeur stéphanois qui lorgne du côté de Kingston, Jamaïque, repoint le Pigalle musette des maquereaux dans la dominante rythmique des dealers blacks qui dominent le marché — « Pigalle la Blanche » ! La même année, Annie Girardot, secondée par son compagnon Bob Decout, exploite le thème de Pigalle, mais pour une ballade en nostalgie, transposant par bribes chantées le refrain de Georges Ulmer, qu'elle dit à la manière remarquable de l'immense comédienne qu'elle était. Les filles disparaissaient des trottoirs, et bientôt le secteur allait se « boboiser » pour prendre son apparence assainie d'aujourd'hui, captivant les amateurs de boîtes à musique établies dans le quartier — certaines depuis des décennies —, le Divan du Monde, la Cigale.

Même rénové, Pigalle continue à souffler des chansons dans lesquelles le blues de Paris affleure toujours en souvenir des années évanouies : Pigalle les armes, Pigalle le charme, Pigalle les larmes

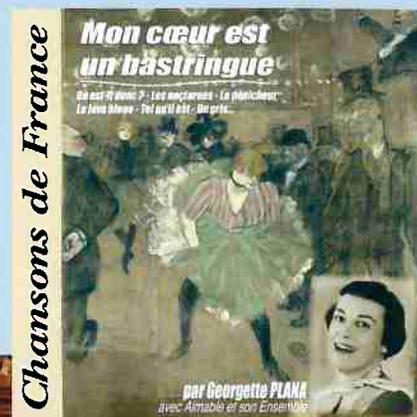


Avant Pigalle, Balbino Medellin ou Joseph d'Anvers, avec Bernard Lavilliers, en 1981, Pigalle change de visage tandis que le trafic de « blanche » s'accélère.



## Rue Godot-de-Mauroy Georgette Plana

1957 - (CLAUDE RÉHAUT  
- CHARLES DUMONT) - VOGUE.

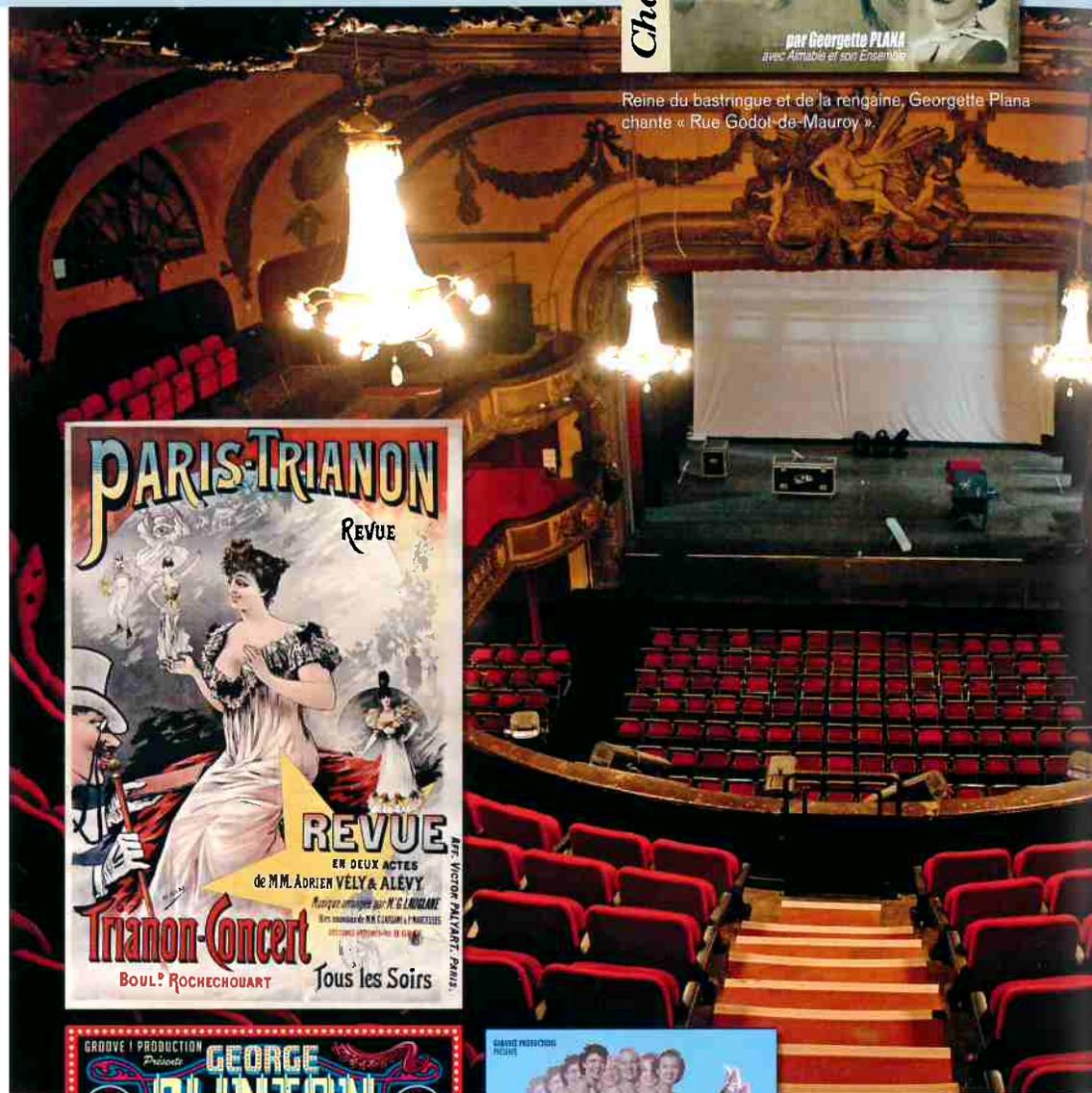


Reine du bastringue et de la rengaine, Georgette Plana chante « Rue Godot-de-Mauroy ».

**M**ontée de Bordeaux à Paris, Georgette Plana, qui avait débuté en 1941 et qui avait mis un terme au premier volet de sa carrière à la fin des années 1940, connaît la popularité à partir de 1963 et très nettement en 1968, lorsqu'elle enregistre « Riquita », un fox-trot écrit par le duo Bénech-Dumont en 1926, et qui s'écoulera à 450 000 exemplaires.

Danseuse, chanteuse fantaisiste, elle s'est commise à partir de 1942 à l'ABC, à l'Olympia, à Bobino, à l'Européen, enregistrant un disque de reprises de Fréhel. Après une éclipse de vingt ans, elle revient sur les planches et se réinstalle sous les feux de la rampe dans une ère qui, pourtant, ne laisse plus la part belle à la chanson réaliste des années 1930, même dispensée sur un mode fantaisiste. Revenue à contre-courant, Georgette Plana parut toujours démodée. Avec un incomparable allant qui, parfois, frise le ridicule, elle incarne une grisette qui se grise, indifférente aux critiques d'une génération turbulente qui la regarde sous un angle folklorique obsolète.

Extraite d'un 45 tours paru en 1957, « Rue Godot-de-Mauroy » résonne comme une rengaine surannée, sur un rythme de java, et pourtant terriblement efficace si l'on accepte de l'écouter avec les oreilles de l'époque. Composée par Charles Dumont sur des paroles quasi parodiques de Claude Réhaut, avec une verve argotique que Plana renforce par sa gouaille, cette chanson narre l'histoire cent fois rabâchée de la tapineuse au grand cœur, mais très roublarde, qui harponne le client naïf, le pigeon, au détour de cette rue du 9<sup>e</sup> arrondissement qui relie le boulevard de la Madeleine à la rue des Mathurins. Pour ce quartier bourgeois et son artère qui l'est autant, cet opus à la couleur bastringue détonne, surtout si l'on se souvient qu'au XIX<sup>e</sup> siècle la rue était le siège du très select Club polonais, où Chopin venait jouer du piano. Qu'importent les conflits esthétiques induits, par cette java délinquante, la rue Godot-de-Mauroy entre dans le gotha des rues chantées de Paris.



Le Trianon hier et aujourd'hui.

Aujourd'hui, la Cigale accueille la nouvelle scène française de la chanson, mais aussi des groupes étrangers. L'Élysée-Montmartre, jadis le « Bal des voyous », demeure un lieu mixte de danse et de spectacle.



## Le Gars de Rochechouart Henri Salvador

1958 - (BORIS VIAN - HENRI SALVADOR) - BARCLAY.



La même année que « Le Blouse du dentiste », en 1958, Henri Salvador chante Boris Vian, auteur du « Gars de Rochechouart ».

Vue intérieure du Trianon.



u verso de la pochette du disque d'Henri Salvador, on peut lire cette note : « Avec ces deux-là, le talent vient de partout. Musique de l'un, poétique de

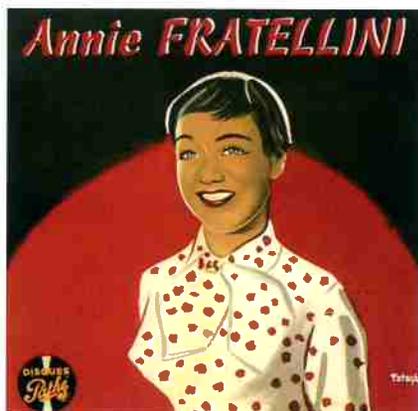
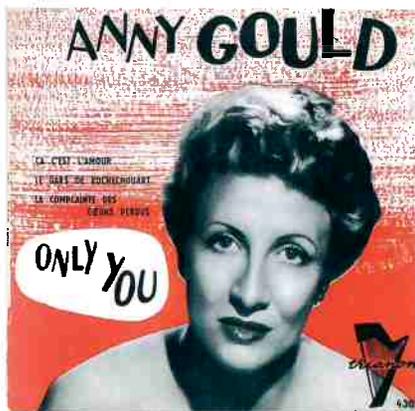
l'autre, si bien faites pour s'entendre et se compléter. "Le Gars de Rochechouart" a été créée à Stockholm avec un énorme succès. Il y a dans la mélodie d'étranges et poignants accents à la Kurt Weill qui ont déjà fait la conquête de Paris. Savez-vous ce qu'est un tube ? Dans le pidgin des artistes "variétés", c'est un succès. Et pour faire un tube, il a la manière, ce Boris Vian qui nous l'enseigne avec ces mots tracés à la perforatrice. Boris vous parle. Oyez cette espèce de tube ! Et Vian ! »

Pour ne pas avoir été un tube, ce « Gars de Rochechouart » aura eu une carrière longue : il a été repris par Anny Gould, Jacqueline François, Yvette Giraud, Annie Fratellini. Ainsi allaient les chansons à l'époque, sautant d'un répertoire à l'autre dans l'indifférence marquée de leurs interprètes successifs à la notion d'exclusivité. Ce passage de relais aura bien servi la promotion de l'odyssée trouble de ce fameux « gars de Rochechouart », un voleur à la petite semaine qui, pour épater les filles, monte les échelons de la délinquance, déroband un scooter puis une puissante voiture dont il perd le contrôle, et tuant au bout du compte, par inadvertance, un homme. Pour ce crime, afin d'échapper à la

justice, il est contraint de s'exiler au Guatemala, où il se souvient le cœur gros de son quartier d'attache — Rochechouart !

Disciple du polar américain, auteur sous le pseudonyme de Vernon Sullivan de *J'irai cracher sur vos tombes* et de *Et on tuera tous les affreux*, Boris Vian maîtrisait son sujet, habile à esquisser en quelques lignes une intrigue blême. Pour la mélodie, Salvador, en osmose avec son univers, l'avait suivi sur le terrain du jazz.

Le boulevard Rochechouart, qui avait été percé sous Napoléon III, vivait à présent à l'heure de la « Série noire », ayant tourné le dos à ses antécédents du XIX<sup>e</sup> siècle, époque où ses grands immeubles du secteur dit de la Nouvelle Athènes hébergeaient Victor Hugo, Georges Bizet, Gustave Courbet. Seuls vestiges de ce temps passé — aujourd'hui réhabilités — subsistent le Trianon, l'Élysée-Montmartre, la Cigale, rebâtie sur l'emplacement du Bal de la Boule noire en 1887. Grâce à toutes ces enseignes alignées sur le même trottoir, la musique a toujours droit de cité boulevard Rochechouart.



« Le Gars de Rochechouart », repris au moins en quatre versions chantées, fait l'objet d'un orchestral grâce à Claude Luter, le roi du « New Orleans » depuis la fin de la guerre.



## La Chaussée-d'Antin Mouloudji

1961 - (MOULOU DJI  
- JEAN-PAUL MENGEON) - VOGUE

## Le Petit Jardin Jacques Dutronc

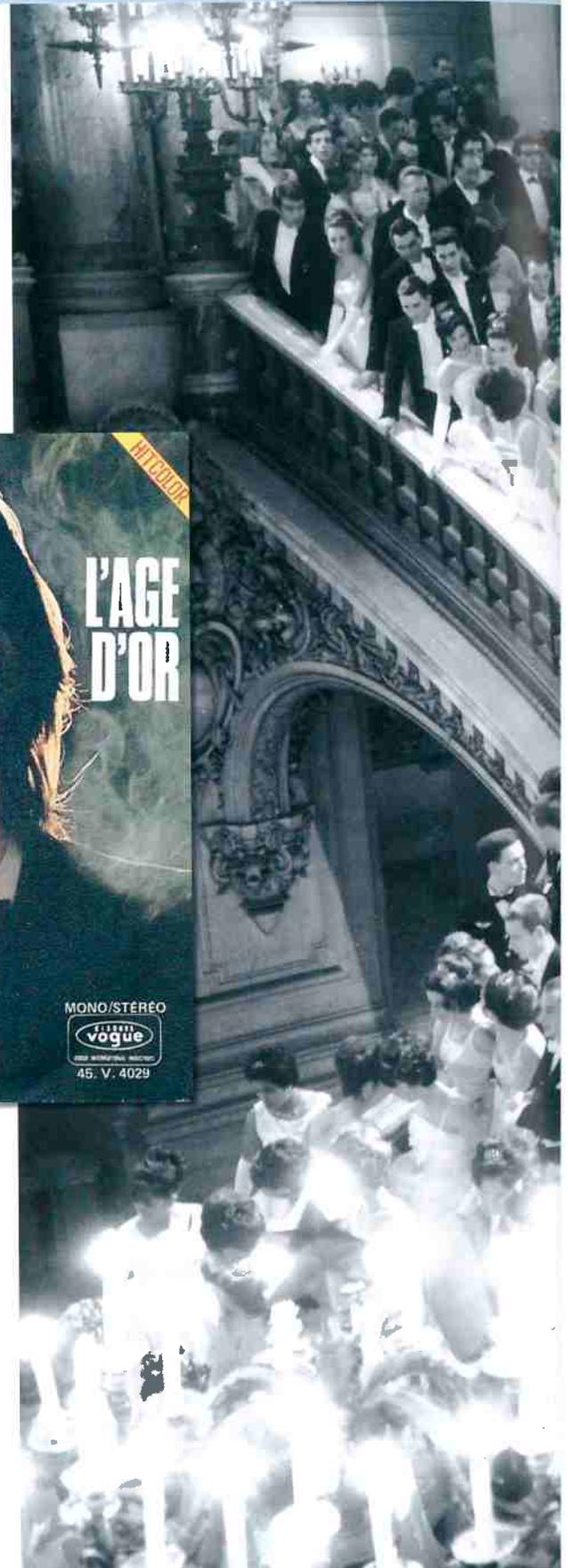
1972 - (JACQUES DUTRONC  
- JACQUES LANZMANN) - VOGUE.

**S**ous Louis XV, cette voie se développe avec la construction d'hôtels particuliers, parmi lesquels celui du duc d'Antin. En 1869, à l'angle du boulevard des Capucines s'élevait le théâtre du Vaudeville. À ce lieu se limite l'activité artistique de cette rue, sauf à considérer la proximité du théâtre Mogador, spécialisé dans les opérettes et, désormais, dans les comédies musicales. Depuis 1894, la renommée de la Chaussée-d'Antin tient essentiellement aux Galeries Lafayette dont la façade colonise l'angle de la rue et une partie du boulevard Haussmann. Jusqu'à une date récente, en amont de Pigalle, vers le nord, le secteur se consacrait à un commerce moins licite que celui du grand magasin, avec moult prostituées dans les rues attenantes. Cet état des lieux inspira Mouloudji, en 1961, dans l'écriture de ce texte *a priori* autobiographique. Victime d'une confusion, alors qu'il croit rencontrer sur le « pavé sexuel parisien » une femme honnête, voici qu'un jour, de retour dans le quartier, il retrouve la dame en attente du client. Il ne doute plus cette fois d'avoir eu affaire à une putain de la Chaussée-d'Antin — qui fut pourtant assez sentimentale avec lui. Et Mouloudji de conclure qu'à ses yeux, en amour, il n'y a pas de différence entre une femme honnête et une putain, si les sentiments existent. Ce titre à classer dans le catalogue de l'auteur parmi les chansons dévergondées, au tempo de valse musette rapide, constitue davantage un témoignage daté qu'une pépite incontournable.

En revanche, « Le Petit Jardin », de Jacques Dutronc, sortie onze ans plus tard, en 1972, flambe dans sa discographie. Reconnu comme un chanteur moqueur, sniper de la bienséance et des idées reçues, il a composé avec l'écrivain Jacques Lanzmann, son parolier, cette ode écologique avant l'heure, alors qu'en ce début des années 1970 le souci de l'environnement commençait à creuser son sillon dans les consciences, avec la candidature de René Dumont à l'élection présidentielle de 1974. Le tout-béton qui ravage les banlieues et le littoral inquiète l'opinion. Par la fable de ce petit jardin blotti au fond d'une cour à la Chaussée-d'Antin, menacé par un homme qui porte au revers de



son veston une fleur de béton, sur le mode allégorique, Dutronc participe à lancer une alerte sociétale, soudain concerné, en rupture avec son image de je-m'en-foutiste patenté. Sur le ton de la comptine, cette chanson qui se veut banale par la forme touche en quelques mots un très large public, dépassant ainsi l'impact de n'importe quel discoureur attaché à la cause de la préservation de la nature et de l'environnement. Déjà les chansons supplantent en efficacité les doctrines alambiquées.



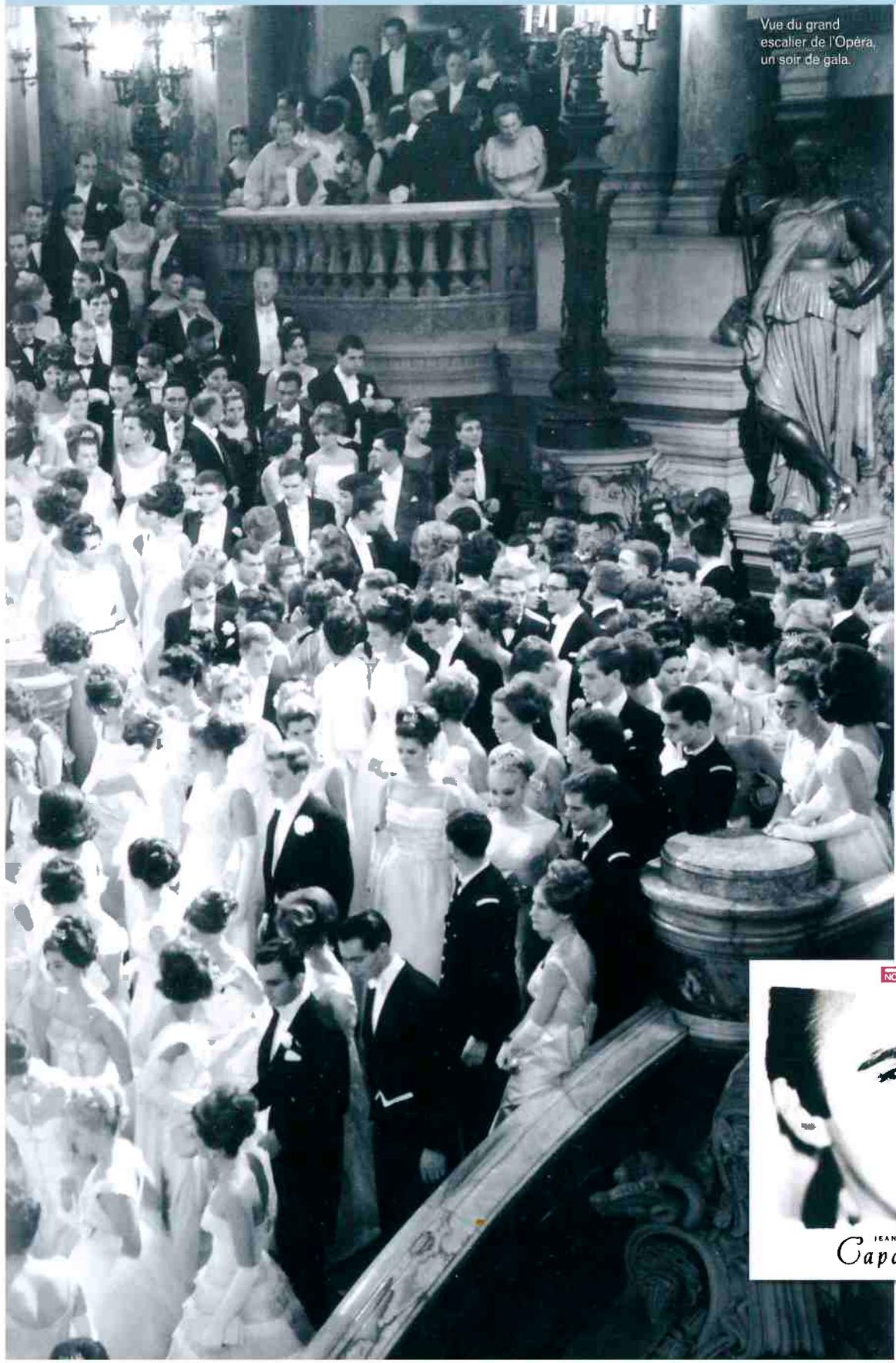


## Août à l'Opéra Gilles Marchal

1974 - (CLAUDE LEMESLE  
- GILLES MARCHAL)  
- CHARLES TALARD RECORDS

## Le Fantôme de l'Opéra Jean-Patrick Capdevielle

1988 - (JEAN-PATRICK CAPDEVIELLE  
- ROMANO MUSUMARRA  
- ROBERTO ZANELLI) - WEA.



Vue du grand escalier de l'Opéra, un soir de gala.



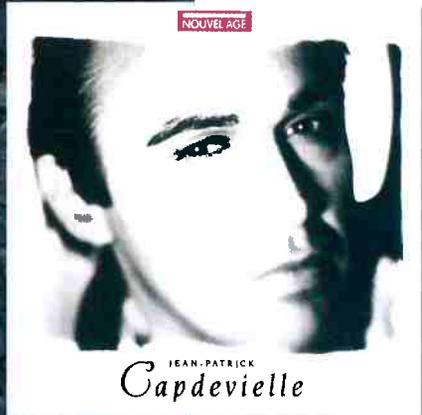
chef-d'œuvre et synthèse du style second Empire, conçu par l'architecte Charles Garnier, l'Opéra fut inauguré le 5 janvier 1875. Bientôt, une légende courut qu'il avait été édifié sur un lac — légende largement alimentée par *Le Fantôme de l'Opéra*, un roman de Gaston Leroux —, contribuant à en avaliser une seconde, fantasmatique, selon laquelle un esprit rôdait dans les lieux : le « fantôme ». Ce récit mystérieux fera l'objet de multiples adaptations au cinéma, inspirant des ballets et des comédies musicales, dont la plus célèbre est celle d'Andrew Lloyd Webber donnée à Londres depuis 1986.

Grâce à Jean-Patrick Capdevielle, en 1988, la chanson et l'opéra, lointains cousins — culture populaire *versus* culture d'élite —, se réconcilient à travers « Le Fantôme de l'Opéra », extraite de son album *Nouvel âge*. Déjà sur le retour, ayant fulguré au zénith avec son tube « Quand t'es dans le désert », en 1979, le dandy rock préserve son aura de rebelle salonnard. Alors, quoi de plus naturel que son rock mignonnet s'accorde aux mélopées en crinolines dans une chanson très classique et somme toute agréable ? Puisant dans l'univers du roman de Gaston Leroux, Capdevielle rend en couplets sucrés ce que son illustre prédécesseur avait raconté dans une prose empreinte d'étrangeté. L'Opéra n'en souffrit pas, et la chanson dans son ensemble s'en sortit indemne.

En 1974, Gilles Marchal avait ouvert la voie, commémorant l'Opéra par une blquette dispensée façon crooner, comme ses capacités vocales le lui permettaient. Où par une pirouette au refrain, on percevait que côtoyer l'Opéra au mois

d'août valait toutes les villégiatures ensoleillées, alors que la vogue du tourisme culturel n'était pas encore à l'ordre du jour.

Même sans avoir suscité de monument en chanson, l'Opéra continue de faire chanter Paris.



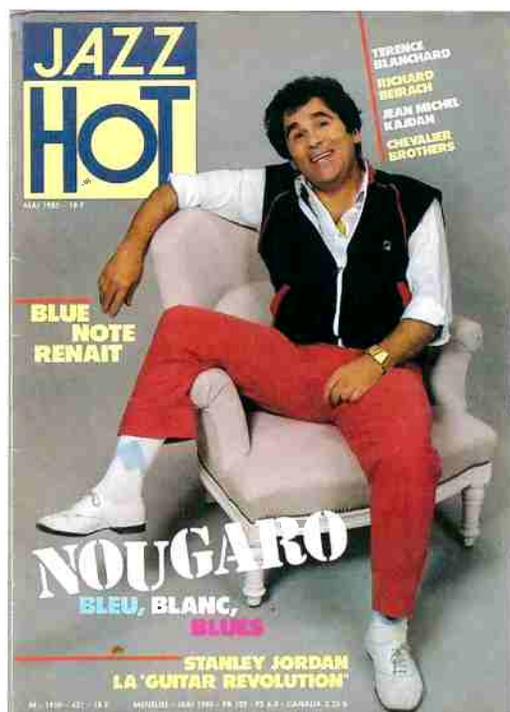


## Rue de Douai Claude Nougaro

1981 - (CLAUDE NOUGARO - ALDO ROMANO)  
- BARCLAY.



ercée en 1841 entre les rues Fontaine et Blanche, prolongée jusqu'au boulevard de Clichy en 1844 et, en 1956, jusqu'à la rue Pigalle, la rue de Douai est une rue transversale, un détroit entre deux places actives la nuit. Proche du secteur des magasins de musique bien achalandés, elle abrite plusieurs éditeurs musicaux et des boutiques spécialisées qui vendent des partitions. En une période où la prostitution sévissait plus que de nos jours, et notamment celle des transsexuels, cantonnés rue Fontaine, la rue de Douai se positionnait comme une sorte d'annexe de ce négoce : il n'était pas rare d'y croiser à certaines heures avancées de la nuit, ou du jour parfois, d'excentriques créatures juchées sur des talons trop hauts, portant des perruques très ajustées, roulant des hanches si bien que la confusion ou le trouble aidant on pouvait les prendre pour ce qu'elles n'étaient pas : des femmes. De nuit, le fantasme amplifié par le jeu des lumières et des ombres déformées, elles dispensaient un mystère profond, teintant de surréalisme sur leur passage un quartier qui avait vu naître ce mouvement. Par son imaginaire et sa poétique embrasée, Claude Nougaro s'empare du thème en 1981 via une chanson dont l'action se passe rue de Douai, qui parut sur son album enregistré au New Morning. Pour ce « garçon de face, mais de fesses, très fille » — Nougaro *dixit* —, et qu'il suit jusqu'au numéro 9 de la rue Fontaine, où il/elle s'engouffre, son regard vacille. Voilà pour la mise en place. Au deuxième couplet, la créature ambiguë, ressortie par enchantement, réapparaît en perruque, avec de dos, toujours, l'allure mais aussi l'aura d'une femme. Et l'équivoque enfle encore de n'en être plus une, imposant au Nougaro visionnaire une réalité biseauté dans laquelle l'image de l'homme se fond dans celle de la femme, palpitante par surcroît.



Auteur hot pour rue chaude : Claude Nougaro.

Goguenard et espiègle sans jamais se montrer licencieux, filant la métaphore, Nougaro n'a pas son pareil pour rendre hommage à la femme et à son corps, qu'il vénère dans son œuvre à la première occasion par des titres tels « Les Craquantes », « Femme orchestre », « Le Chat » ; et dans « Rue de Douai », finalement, aussi. D'une haute tenue poétique, ce texte où affleurent l'éros et la sensibilité cosmique tangible dans chacun des opus de l'auteur, où le sublime terrasse le grotesque, constitue un emballage pour l'œil et l'oreille, gouleyant, comme on le dit d'un vin qui grise sans soûler. La musique très aérée, qui a été composée par Aldo Romano, batteur de jazz émérite, motive le swing et lie en un bouquet resplendissant cette filature. Par cette performance, la très anonyme rue de Douai ne peut que louer le piéton inspiré grâce auquel elle accède à la postérité en couplets. Il importe peu qu'une rue soit petite pour que sa chanson soit grande.



ouverte en 1704, rendez-vous des philatélistes et des amateurs d'art, la rue a bâti sa renommée moderne au début des années 1960 grâce au célèbre Golf-Drouot, refuge des groupes de musique de *teenagers* qui pullulaient en France à l'ère du rock naissant. Établi au numéro 2, au-dessus du café d'Angleterre, Henri Leproux, l'homme qui préside aux destinées de cet ancien golf miniature tombé en désuétude, décide à la fin des années 1950 d'y implanter un juke-box de marque Seeburg afin d'attirer la jeunesse. Pour avoir officié en qualité de barman à la base américaine de Rocquencourt, il possède une jolie collection de 45 tours de rock US constitutifs de la collection rare du fameux juke-box. Avec le Coca à 1 franc, la formule prend. C'est là que se retrouve, dorénavant, la bande dite de la Trinité qui comprend notamment un dénommé Jean-Philippe Smet, le futur Johnny Hallyday, Claude Moine, bientôt Eddy Mitchell, Christian Blondieau qui apparaîtra brièvement en Long Chris flanqué des Daltons. On y croise aussi un certain Jacques Dutronc, qui va s'illustrer en qualité de guitariste avec les Cyclones. En 1961, Albert Rainsner y plante les caméras d'« Âge tendre et tête de bois », la première émission télévisuelle dédiée aux *teenagers*. Le Golf fait une entrée tonitruante dans l'actualité médiatique, même encore réduite. L'idée de génie d'Henri Leproux lui vient en 1962, lorsqu'il adapte sur la miniscène du Golf le concept américain du Peppermint Lounge de New York, où des groupes de rock s'affrontent dans le cadre d'un concours. Ce sera le célèbre Tremplin qui va offrir une chance à d'innombrables formations rappliquées de la France entière, le vendredi. À raison d'un set qualificatif d'une demi-heure qui désignera le vainqueur par votes, la formule, qui va faire florès, est lancée. En provenance de Nice, les Loups-Garous inaugurent le palmarès le 13 avril 1962. Quelques jours après, pour la firme Festival, ils enregistrent leur premier disque dans un studio de fortune improvisé derrière la scène des Champs-Élysées. Avec un grand sens commercial, Henri Leproux, qui comprend mieux que personne le phénomène incoercible de la jeunesse en marche,

## Rue Drouot Les Black Birds

1963 - (MICHEL DELANCRAY/  
JEAN PASTORCIC - JEAN-CLAUDE PETIT)  
- BARCLAY

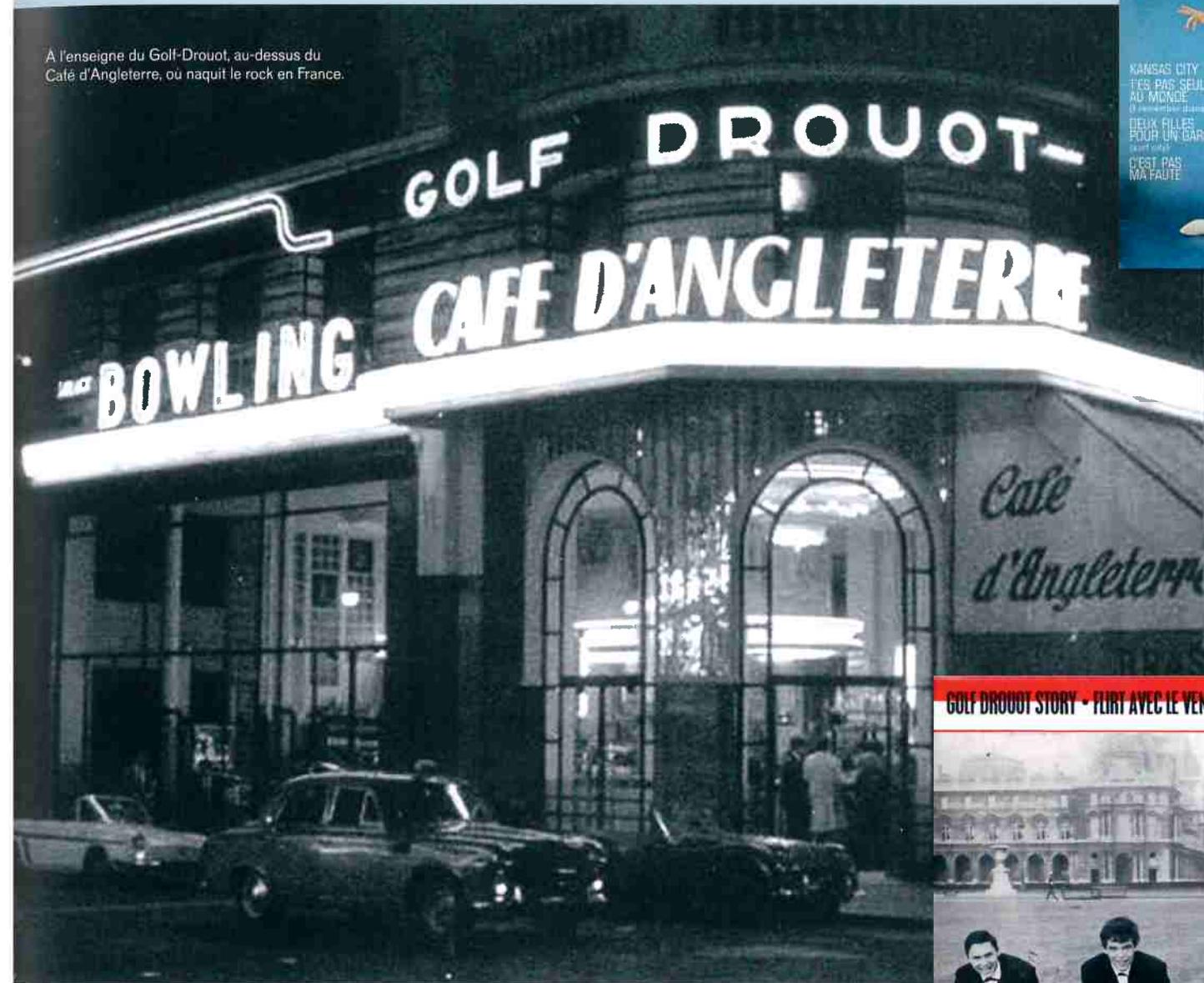
## Drouot Barbara

1970 - (BARBARA) - PHILIPS

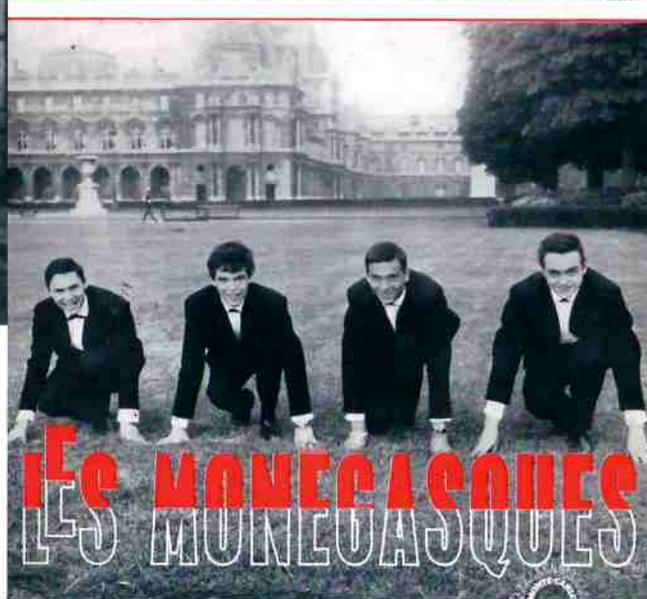
A l'enseigne du Golf-Drouot, au-dessus du  
Café d'Angleterre, où naquit le rock en France.



Ron et Mel, les Monégasques, l'un de ces nombreux duos et groupes qui vinrent tenter leur chance au Golf.



GOLF DROUOT STORY - FLIRT AVEC LE VENT - PSYCHOSE - TOUT PLUS UN SOURIRE



a interdit aux adultes l'entrée du « Temple du rock », ainsi qu'on surnomme le Golf dorénavant. Il n'en fallait pas plus pour que la presse s'y intéresse. En avril 1962, l'émission « Cinq colonnes à la Une » diligente une équipe sur place. Le journaliste introduit ainsi son sujet : « Si vous avez plus de vingt-cinq ans, je ne vous garantis pas qu'on vous laissera entrer. Tous les vendredis soir, c'est la même chose, cinq cents jeunes viennent applaudir leurs copains. Le Golf, c'est leur club. Johnny Hallyday y a fait ses premiers pas. Il habitait comme tous ceux qui sont ici d'ailleurs dans un quartier populaire. Ils

y viennent jusqu'à l'âge du départ pour le service militaire. Les grandes personnes disent : "Le twist, c'est du déchaînement." Eh bien, pour eux, c'est simplement une manière d'être élégant. » Eddie Barclay, qui mesure l'ampleur du mouvement, suggère alors à Henri Leproux de lui envoyer les vainqueurs du Tremplin. Grâce à cet arrangement, les Vicomtes, les Aiglons intègrent l'écurie Barclay, tandis que Leproux lance très vite son propre label, affilié à Eddie : Golf-Drouot. Ainsi confortée en musique, de couleur rock puis

Yé-Yé, la vague jeune va se répandre dans tout l'Hexagone, si bien que Leproux pourra alléguer avec justesse : « Le rock'n'roll français est né à Paris sur la Rive droite, le jazz sur la Rive gauche, dans les caves. »

# L'Archange du Golf-Drouot

## Gilbert Bécaud

1984 - (CLAUDE LEMESLE - GILBERT BÉCAUD) - PATHÉ/EMI.

9<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>

RUE  
FONTAINE

**S**urnommé Monsieur 100 000 volts, Gilbert Bécaud, qui fait figure d'ainé face à ses cadets turbulents, a écrit avec Pierre Delanoë une chanson intitulée « Salut les copains ». Ce titre devient celui d'une émission culte animée et produite par Daniel Filipacchi sur Europe n° 1. À la différence de beaucoup de chanteurs en place, Bécaud ne fustige pas ce bouillonnement, et même, *via* diverses appréciations favorables, il peut passer pour être en empathie avec lui.

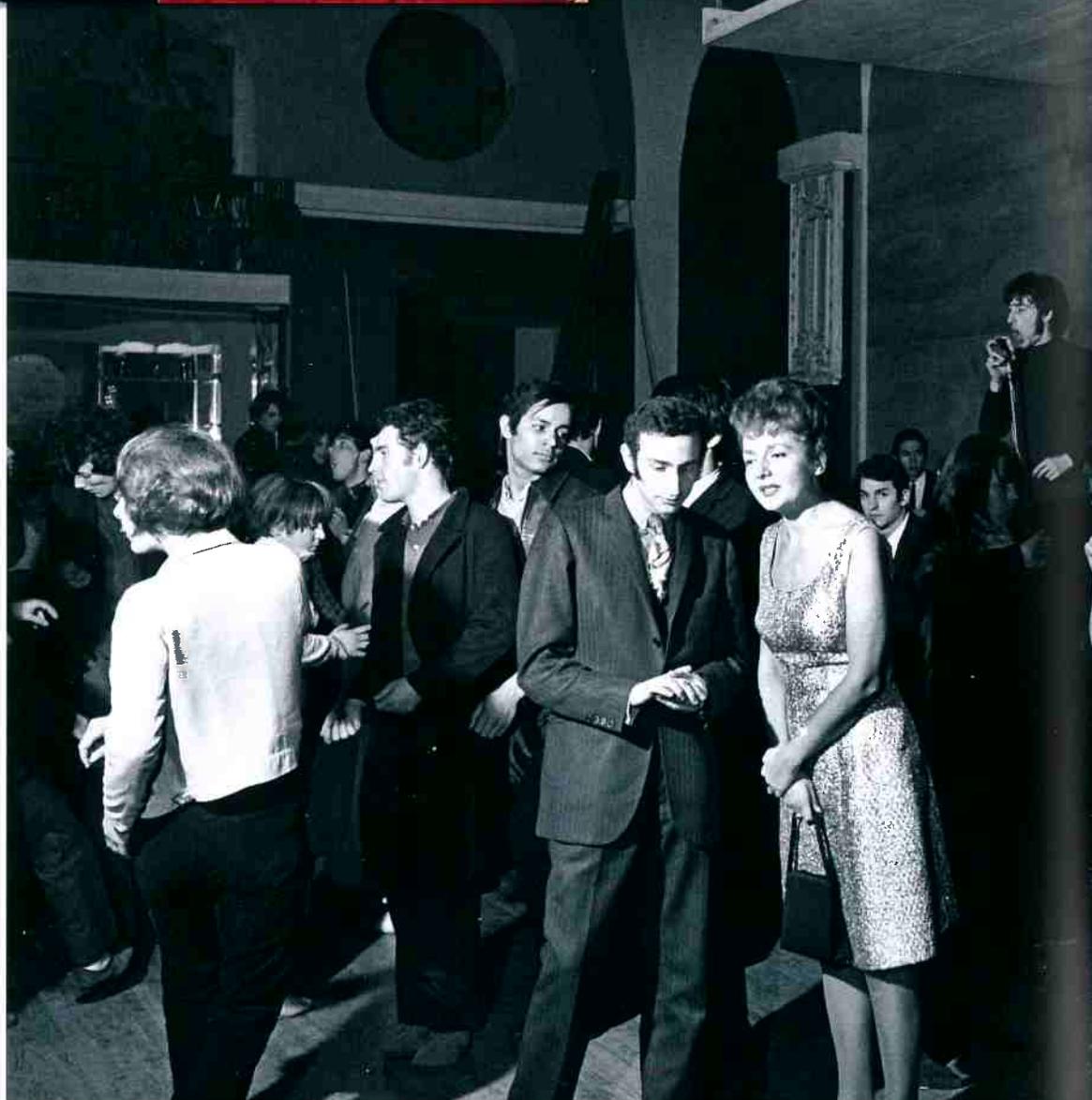
En 1984, en souvenir de cette époque facétieuse, avec Claude Lemesle, il compose « L'Archange du Golf-Drouot », où il narre l'odyssée ratée d'un Elvis de ces années-là, qui visait la gloire, qui la connut passagèrement et puis récolta au final l'anonymat – ce qui fut bien le parcours typique de la plupart des prétendants au statut de vedette à l'aise dans leurs baskets et leur cuir. Fermé en 1981 pour d'obscures raisons juridiques, le Golf-Drouot revivait aussi un peu par cette chanson vérité.

Le seul lieu pérenne de cette rue demeurait l'hôtel Drouot, où des pièces d'art et de collection changent de propriétaire depuis 1852. Première poétesse de la chanson française, seule femme à émerger au même niveau que les Brel, Béart, Brassens, Barbara narre en 1970 la triste histoire d'une vieille femme veuve essayer d'y racheter, en vain, ses meubles dispersés lors d'une vente et qui valent au prix de ses souvenirs mille fois celui de l'or. Évidemment, une fois de plus, par son vibrato déchirant, Barbara pétrit le cœur de l'auditeur submergé par sa sensibilité.

Depuis l'époque de l'Archange du Golf et celle de la vieille dame de l'hôtel des ventes, le temps a couru. Désormais, dans le quartier de la rue Drouot, seuls les marteaux des commissaires-priseurs continuent à battre le rythme.



Au Bus Palladium, où il n'y avait « pas foule pour les p'tits gars de Liverpool », *dixit* Gainsbourg, mais où elle était au rendez-vous pour les Ingoes, un autre groupe anglais.





AFFICHES FRANÇAISES, Imp. ÉMILE LEVY & Co. Robert Pochier-Champ, 36, PARIS

## Rue Fontaine

### Marc Lavoine

1989 - (MARC LAVOINE - FABRICE ABOULKER)  
- POLYGRAM.



La rue Fontaine, marquée par le surréalisme et le rock, cultivait déjà au début du xx<sup>e</sup> siècle sa réputation anticonformiste.

ongue de 370 mètres, contenue entre le croisement des rues Chaptal et Pigalle et la place Blanche, la rue Fontaine fut ouverte en février 1826 à la mémoire de Pierre-François-Léonard Fontaine, architecte, décorateur, l'un des inventeurs du style Empire, décédé en 1853. Officiellement renommée en 2004 rue Pierre-Fontaine, pour tous, elle est connue sous l'intitulé courant de rue Fontaine.

Au xix<sup>e</sup> siècle, elle fut l'emplacement de nombreux ateliers de peintre, dont ceux de Toulouse-Lautrec et d'Edgar Degas. Camille Pissaro y logeait, au 38 bis. Au numéro 42, dans les années 1930 et jusqu'à sa mort, André Breton, le père du surréalisme, y avait son atelier. Avant lui, l'écrivain Villiers de L'Isle-Adam habita au numéro 45.

Plus près de nous, le Mage Belline, qui conçut un tarot divinatoire à son nom, consultait à la même adresse. Au numéro 10, entre 1930 et 1951, se situait la Boîte à matelots où l'émérite Django Reinhardt dispensait son jazz manouche. Aujourd'hui s'élève à cet endroit le théâtre Fontaine.

Mais c'est surtout pour son numéro 22, à l'adresse du Bus Palladium, que la rue Fontaine va défrayer la chronique musicale à partir du début des années 1960. Créé par James Arch, le Bus, pour les initiés, devient l'antre à la mode où paraissent sur scène les chanteurs de la vague Yé-Yé ou du rock naissant, Long Chris, Johnny Hallyday, Hervé Villard, les Jets, etc.. Toutes les célébrités nationales ou internationales de la musique y ont un jour mis les pieds — parmi elles, Mick Jagger.

À partir de 1981, un jury de critiques rock y remettra chaque année le Bus d'acier consacrant le meilleur artiste du genre. Le premier d'entre eux sera Alain Bashung en 1981. Depuis son ouverture, la légende dynamique de l'endroit et de la rue n'aura de cesse de s'épaissir, citée par Gainsbourg dans « Qui est in qui est out » (« C'est au Bus Palladium

qu' ça s'écoute... / Rue Fontaine... / Il y a foule / Pour les petits gars de Li-ver-pool... ») et par Michel Delpech dans « Inventaire 66 » (« Un Palladium en bus... »).

En 1988, Marc Lavoine, qui s'ancre dans la filiation des deux chanteurs précités, écrit avec le compositeur Fabrice Aboulker « Rue Fontaine », qui, si elle ne rend pas directement hommage à la rue, l'évoque en tout cas. « Rue Fontaine » où sur une musique mi-disco mi-biguine il chante son envie d'aimer encore. Si la matière de la chanson n'est pas hugolienne, elle est à tout le moins d'un optimisme contagieux, comme son thème ne le laisse pas *a priori* supposer. Depuis quatre ans que sa carrière a commencé, en 1985, Marc Lavoine enchaîne les tubes, « Elle a les yeux revolver », « Le Parking des Anges », « Bascule avec moi », etc.. S'inscrivant dans la tradition des chanteurs de charme — belle gueule, belle voix —, armé d'un répertoire adéquat, pour son image, il cultive une équivoque de bon ton, avec une dégaine étudiée entre le voyou classieux et le dandy branché. Le look qui colle alors à la rue Fontaine, que sa situation, proche du quartier chaud de Pigalle, classe parmi les rues interlopes de Paris, où le monde des arts côtoie à l'amiable celui moins recommandable d'aventuriers en accointance avec le milieu.

Rue Fontaine, où aux heures tardives de la nuit, à défaut de trouver un taxi, on peut toujours trouver le Bus !

